

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 16

Artikel: Les oeufs
Autor: Guex, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marohé, Lausanne

LES ŒUFS

Ly a des moments dans l'année, il y a des jours qui demandent et qui se prêtent mieux que d'autres à un certain genre de vie. Et c'est là une des heureuses dépendances qui nous rattachent encore un tout petit peu à la nature et au temps. La civilisation n'a pas encore pu tout niveler. Certainement, elle y arrivera un jour ou l'autre, c'est pourquoi nous devons profiter et nous féliciter des rares exigences qu'elle nous impose.

Par exemple, malgré les perfectionnements des machines à conserver toutes sortes de choses, nous ne pouvons pas manger des cerises fraîches au printemps ou en hiver ! Il y a une saison pour cela et à nous d'en profiter jusqu'aux dernières possibilités de notre estomac. Et dans les sports : on ne fait pas facilement du canotage au cœur de l'hiver, ni du ski au mois de juillet ! Oh ! bien sûr que dans quelques années tout cela sera possible, on verra des gens à Ouchy, prendre des bains de... rayons ultra-violettes tout au long de la mauvaise saison ! Alors, on s'apitoyera sur les pauvres malheureux êtres que nous étions, à la merci d'une averse ou d'un coup de froid.

— Pensez-donc, en 1933, les gens ne pouvaient manger de la dent-de-lion qu'au printemps !

Et tenez, quelle est la famille qui s'aviserait de faire du gâteau aux pommes pour Pâques ! Non, nous sommes à la saison des œufs et tout le monde s'en félicite. Evidemment, nous en mangeons toute l'année, mais ils n'ont jamais la même saveur, ni surtout la même couleur qu'aux environs du quinze avril. La maman a descendu du « tablar » le plus haut, la vieille marmite où l'on prépare la teinture. Ce sont des explosions de oh ! et de ah ! à la première immersion. Marguerite, l'aînée, qui va communier, pinceau en main, décore les coquilles jaunes, rouges ou vertes. Louis trouve que c'est « moche » et se réserve quelques œufs vierges de teinture, qu'il ira délicatement poser dans une fourmilière de sa connaissance. Une « couenne » de lard et un morceau de flanelle feront des coquilles les plus ternes un lumineux poli ! Et tous ensemble, on s'en va les rouler dans l'herbe tendre. Pour commencer, prudemment, à petits jets timides, puis à toute volée par dessus un arbre :

— Formidable, il n'est pas cassé !

Ce sont les plus vilains qui résistent le mieux ! Essayez d'en couvrir un de savantes enluminures et de le lancer à trois pas dans une touffe d'herbe. Vous verrez la « boulette » sauter en l'air et le blanc s'éparpiller à dix mètres à la ronde ! Mais si un vilain gris, tout taché persiste à conserver sa misérable apparence, ce qui vous engage à le casser le plus vite possible pour le manger, vous aurez beau le lancer dans l'espace de toutes vos forces, vous le verrez trente mètres plus loin, cabrioler de tout son « cœur ». Je me souviens d'en avoir eu un ainsi, que tout le monde croyait en bois, qui gagnait en se jouant tous les duels et tous les défis qu'on osait lui lancer. Je l'ai bien gardé trois semaines, pendant lesquelles il a traversé victorieusement toutes les épreuves qu'on exige d'un œuf normalement constitué. Je ne pouvais pas me résigner

à le casser bêtement sur un manche de couteau ou sur le bord d'une assiette, il méritait de finir comme un brave... et un beau soir, je l'envoyais à travers les branches d'un énorme cerisier. Il passa en cascade de rameaux en rameaux et s'en fut choir de tout son poids sur la route au moment où passait une automobile. Je le ramassais... absolument intact ! Les personnes qui ne voudraient pas croire à un tel prodige peuvent voir l'objet... que je conserve depuis une quinzaine d'années, toujours frais et dispos, mais je ne serais pas étonné d'apprendre un jour... qu'il est en bois !

C'est égal, les œufs nous rappellent la leçon bien connue :

« Garde-toi, tant que tu vivras, de juger les gens sur la mine ! » Benj. Guex.



LA DZALAOZI

LAUT que la dzalaozi (jalousie) sâioquie de bin croûio, du que lo revîdit dza :

Dzalaozi

Passé vâonézi (méchanceté).

On dzalão fâ vère dâo paî à sa fenna, onna dzalãoza à son hommo. Stisse pao pas pî dere bondzo à la fenna à monestre sein ître remaôffâ pè sa vilhie. Et tot parâi, lo bon Dieu sâ se l'a fê dâo mau de saluâ 'na brava dama dinse. Que voliâi-vo, l'è la dzalãozi !

A onna veilhîa de vin couet, onna né, lè dzouveno s'amûsâvant à fère dâi charade. Sé pas se vo séde bin adràî que l'è. L'è po dévênâ on mot qu'on se peîne et po cein on tsapliotte clli mot ein dâotrâi bocon. On preind l'on aprî l'autro clliâo mochî po dere que l'è et po fini faut dévênâ. Onna supposechon que lo mot que faut savâi sâi coquemâ, on derâi dinse : « Mon premî l'è du ein dèfro et bon à medzi âo mâitet (l'è coque) ; mon second l'è on mâi (lo mâi de mâ) ; mon entiaî, l'a adî la panse âo tsaud ». Cein l'è dan lo coquemâ.

Ora vo pu dere cein que s'è passâ à clli veilhâ de vin couet. Tsacon dèvessâi dere sa charade. Quand arreve lo tor à l'Allemand âo cordagnî, ie dit dinse : « Mon premî, il a têtent (dent), et il mord ; mon sécon, il a têtent, et il mord ; mon troisième, il a aussi têtent, mais il mord pas. Mon tout est un croûie têtant. »

L'ant coudhî tsertsî grand teimps, mâ diabe lo pas que l'on trovâ. L'ant baillî l'è clliâ et l'Allemand l'ao zâ de :

— C'è la chalousie (la dzalãozi). Le chat, il a têtent et il mord ; le loup, il a têtent et il mord ; la scie, il a têtent et il mord pas : le tout c'est la chalousie, que c'est un tout croûie têtant.

Eh bin, clli l'Allemand ètâi pas tant fou et la dzalãozi l'è bin quasû oquie dinse.

Onna dzalãoza l'ètâi bin la grôcha Tseguelhie âo Pierro. Se son hommo ètâi pas adî dèso sè gredon, sè crâiâi adan qu'ein frequeintâve dâi

z'autre. Lâi l'ein fasâi vère de tote lè couleu. A l'ouère, son Pierro ètâi pîre que lè pû (coq) que l'eintsarèyant tote lè dzenelhie. L'ètâi dzalãoza de tote lè fenne, et dâo resto.

On coup, vaitcé que la mère Tseguelhie va à la fâira po veindre sa tchîvra. L'a trovâ lè onn' autra fenna, la Dèle, que vegnâi assebin po veindre la sinna.

L'ant atteindu tote lè duve tota la matenâ sein trovâ on marchand. Vè mîdzo, la Tseguelhie fâ à la Dèle :

— A-te dâo lacî, voutra bègua ?

— L'è su, et pas pou, plliein on seillon. Et la voutra ?

— Plliein on seillon assebin.

— Eh bin ! séde-vo ? Du qu'on vâi min de marchand, no faut tsandzî lè doû. Voliâvo tot parâi ein ratsetâ iena.

— Va que sâi de. Preigno la voutra, tenîde la minna. Dinse, la patse è fète.

— Oi. Ora que l'è fê, dite-mê, Tseguelhie, porquie vo vo débarrassâde de voutra bequelhie (chèvre) ?

— Por cein que m'a fê on affront. L'autr'hî, mon Pierro l'è revegnâi à l'ottô outre la né. N'è pas voliu lâi âovrî, à stâo z'hâore quand l'è qu'on sâ pas du iô vint. Adan, l'è zu sè réduire à l'ètrabllio. N'a-te pas zu lo front de sè cutsî quasû vè la tchîvra et, sti matin, i'è trovâ ma bègua que lâi fasâi dâi get dâo. N'è pas pu cein supporta, la dzalãozi m'a prâ et... l'è menâie à la fâira. Et vo, Dèle, porquie veinde-vo la voutra ?

La Dèle l'a répondu :

— Po lo mîmo affère que vo.

Marc à Louis.

Bourtia d'alcool. — Dans un village du Gros de Vaud, un orateur avait tonné contre l'alcool.

A l'issue de la conférence, M. le syndic adressa les remerciements d'usage et termina en surenchérissant sur les méfaits de l'alcool :

« Et bien oui, Monsieur, nous sommes d'accord avec vous ; quand on peut se rincer le bec avec notre bon Dézaley et notre bon kirsch, je ne comprends pas qu'on fasse usage de cette « bourtia d'alcool » »

OH ! CES HOMMES !

LES hommes ?... De la graine à crispations de nerfs ! Et comment ne voulez-vous pas être névrosées, pauvres femmes que nous sommes, lorsqu'à l'entrée dans la vie nous commençons à souffrir des atteintes de l'homme, de cet être orgueilleux, vaniteux, entier, tyran, égoïste, ingrat, inconscient, hargneux, girouette et brutal.

Les hommes ?... Horreur !...

Et dire que nous ne vivons que pour leur servir de pâture, à ces monstres dévorants, nous, pauvres petites femmes, si dociles, si naïves, si crédules ! et toujours désabusées !

Nous sommes les victimes de l'inhumaine nature. Tout pour les hommes : lois, prérogatives, faveurs, liberté, force, irresponsabilité, jusqu'à leur constitution physique qui est exempte des malaises, des indispositions et des douleurs dont nous sommes sujettes, nous, par droit de sexe, à toutes les époques de la vie !

Et ils se plaignent des femmes !

Et ils crient miséricorde !

Et dans leurs hypocrites doléances, ils nous appellent la plus belle moitié du genre humain !